

S. A.
Maria C. a Correia Alves

7623

FÉMINISME

(Toujours et encore)

«La femme a le droit de monter sur
l'échafaut, elle doit également avoir ce-
lui de monter à la tribune.»

Olympe de Gouges (1791).



COMPOSTO E IMPRESSO

na

IMPRENSA DE MANUEL LUCAS TORRES

87, Rua do Diário de Notícias, 83

LISBOA

1916

Disponível de sup.

flux camarades féministes de tous les
pays, avec l'expression de ma solida-
rité la plus sincère.

M. C. C. A.

Introduction

On peut dire de la façon la plus absolue, que le manque frappant d'équilibre moral, qu'on remarque dans les sociétés modernes, est la conséquence inévitable de l'absence de l'action consciente de la femme.

Et voilà, pourquoi le féminisme, ayant pour but d'élever et de libérer la plus grande partie du genre humain, s'impose efficacement à tous les esprits illustres. L'isolement auquel la femme a été condamnée et son éloignement de la vie publique a constitué toujours, et constitue, encore, un fort embarras au progrès.

Mais ce n'est pas le seul et grand défaut. Le fait de restreindre la culture mentale féminine à une légère instruction superficielle, de nourrir dans l'esprit de la femme une notion fautive de la vie, de développer chez elle le sentimentalisme morbide, a contribué, aussi, et extraordinairement, à cet état de stagnation malade dans laquelle se trouve l'âme féminine.

Il n'est pas, même, nécessaire de revenir sur cette grande vérité, déjà mise en pleine lumière.

Néanmoins il convient d'y insister. D'autant plus que

l'idéal de l'émancipation de la femme ne représente pas une simple abstraction des esprits, il est accepté par toutes les écoles positivistes.

Grâce à la diffusion de l'instruction et au progrès des différentes classes sociales, tout le monde reconnaît, aujourd'hui, à la femme, le droit au travail. C'est un véritable triomphe. Et cependant cette conquête, apparemment si simple, représente une lutte séculaire : le produit des efforts et de la ténacité des femmes de tous pays.

Depuis quelques dizaines d'années on observe un courant de volontés féminines, qui se dédient aux revendications de leurs droits. Ce courant est plus sympathique encore par la justice qu'il représente, que par la solidarité qui existe entre les femmes elles-mêmes ; car, en général, seulement les femmes les plus instruites accompagnent ce mouvement.

L'idée peut souffrir quelques fois de légères défaillances ; succomber, aujourd'hui, pour s'élever demain ; mais elle marche toujours. C'est la civilisation qui l'exige. Le possible découragement momentané n'exclut point sa valeur.

On sait que la conquête de toutes les libertés publiques et individuelles fut la grande campagne entreprise et vaincue par les hommes du passé. Le féminisme n'est autre chose qu'une poussée de la germination féconde de cette semence civilisatrice.

C'est de là qu'est parti l'importante croisade qui prétend modifier la femme en face de la vie réelle ; obtenir que les droits de la personnalité soient audessus de la question

mesquine des sexes. Reconnaître, enfin, la capacité civile et politique aux femmes, auxquelles depuis longtemps, n'ont été reconnues que des responsabilités. L'état subalterne où la femme se trouve depuis des siècles, doit être considéré, tout simplement, comme une manifestation de l'absolue iniquité sociale, qui régnait dans le passé. Jamais comme un anathème social.

Pour que la femme puisse se rendre un facteur stimulant du progrès, capable de contribuer à l'accroissement des richesses publiques et du bonheur collectif il faut lui imprimer une orientation pondérée et pratique.

Aux femmes plus cultivées appartient le devoir indeclinable de donner le grand exemple. En se conservant toujours unies et animées d'un même desir d'amélioration, elles devront se mêler à l'action en se contentant d'une évolution pacifique. Ne jamais perdre l'espoir du triomphe final. La volonté devient action.

L'éducation de la femme doit être faite de façon qu'elle puisse s'intéresser à toutes les œuvres les plus variées ; à toutes les discussions sérieuses.

Poussée par un sentiment de révolte contre toutes les violences et contre toutes les iniquités, il lui faut collaborer d'une manière efficace à l'œuvre du relèvement moral de son sexe et de l'enfant et à l'union des peuples dans une paix grandissante et perpétuelle.

Néanmoins, pendant que les lois seront faites par les hommes, ce seront eux, aussi, qui régleront leurs avantages, en assurant les prérogatives aux représentants de leur sexe ; et l'effort produit par leurs compagnes demeurera

presque inconnu et peu valable. Pour que celles-ci soient appelées aux confections des lois, il est urgent que la femme devienne électrice et éligible.

Les questions sociales gagneront beaucoup sous leur direction. Car en s'occupant de la protection de l'enfant et de l'affermissement de la femme elles amélioreront les générations futures et élèveront le niveau moral de la société. Pour que la femme puisse avoir la conscience parfaite de sa mission, pour qu'elle comprenne le rôle qu'elle a jouer, il faut qu'elle commence à sortir de l'ombre. Que la tutelle légale de l'homme sur la femme, dans la famille, soit supprimée. En un mot, qu'elle essaie de prendre son essor.

Sans doute, — je ne le dissimule pas — pour atteindre ce but, au moins dans notre pays, en Portugal — un travail ordonné s'impose.

Il convient de faire une étude du tempérament de notre race; de tenir compte des traditions, des habitudes et des idées vieilles, qui dominent, encore, toutes les personnes, même, les plus amies du progrès.

Certes l'ombre du passé résistera obstinément à l'influence de la lumière. Et ces résistances égoïstes et aveugles, qui sont inévitables, doivent gêner le développement de notre cause.

Malgré tout, il faut marcher en avant. Convaincre les adversaires et les indifférents que nous nous proposons remplir une mission de paix et de justice.

Faire bien sentir que notre aspiration est de rendre la femme l'âme de la famille et le centre des idées paisibles,

et en conséquence, de l'intéresser aussi et ardemment, à la vie des sociétés.

Avec son zèle et son dévouement incomparables la femme tournera son activité, spécialement, vers l'éducation et l'instruction. Et ainsi, en éveillant dans l'esprit des générations futures la conscience d'une destinée supérieure elle assurera, au couple humain, une ère nouvelle de lumière et de beauté.

Le féminisme en Portugal

En Portugal la question féministe n'existe presque pas.

Ce qu'il y a, du moins, dans les milieux intellectuels, c'est la conviction du besoin de libérer le monde féminin des préjugés et des superstitions, qui l'ont tyrannisé pendant des siècles.

En effet, c'est cette absurde oppression, qui a le plus contribué au déplorable éloignement de la femme, de la plupart des questions, qu'agitent les sociétés modernes, en la renfermant dans l'immuabilité des sphinx granitiques, et en lui ôtant, à la fois, l'esprit d'initiative et la confiance nécessaire à son effort personnel, condition indispensable pour qu'elle puisse bien accomplir son rôle social.

Aux esprits étroits appartient, sans doute, la responsabilité de ces lamentables résultats. La grande majorité de nos compatriotes croient, encore, que la femme doit rester, toujours, l'inférieure de l'homme, en obéissant comme une aveugle à son mari ; et qu'en conséquence, on ne doit pas l'instruire, afin qu'elle ne puisse nourrir des velléités d'émancipation. D'après cette manière de voir, si primitive, les équations de la sociologie moderne en souffriraient beaucoup.

Toujours la routine trainant les intelligences réfractaires aux énergies civilisatrices.

Après l'avènement de la République une grande vague de libéralisme a envahi la société portugaise. La femme a été entraînée, aussi, naturellement, par cette force irrésistible.

Suffrage des femmes

Au point de vue des revendications politiques, on peut bien dire que nous n'avons, encore, rien obtenu.

La concession du vote à la doctoresse Beatriz Angelo, déjà dé-cédée, n'a pas été un triomphe. La loi permettait le vote à tous les individus majeurs, sachant lire et écrire et étant chefs de famille, M.^{me} Beatriz Angelo, veuve et administratrice de ses biens avait compris et avec raison, qu'elle pouvait voter. Elle l'a fait. Le parlement, néanmoins, ne l'a pas compris de la même façon, en considérant cet acte comme arbitraire.

Le sénat a défendu, avec trop d'enthousiasme, le vote aux femmes diplômées, ou supérieurement instruites. C'était déjà une étape vers le suffrage universel.

La chambre des députés repoussa cette proposition.

Malgré que cette tentative de concession de vote aux femmes ne représente pas, encore, une victoire pour le féminisme, la grande vérité c'est qu'elle a eu l'avantage de provoquer la discussion sur ce sujet.

Les suffragettes portugaises peuvent se vanter d'avoir eu pour elles, comme une compensation morale, l'opinion très autorisée de Mr. le Dr. Theophile Braga, l'ancien président du Gouvernement provisoire de la République :

« La femme est l'amie de l'homme ; mais l'homme est l'ennemi de la femme. L'affranchissement politique des femmes aura d'excellents effets ; les hommes d'État ne veulent comprendre, encastrés qu'ils sont dans leurs préjugés.

La majorité des hommes ne voient en la femme que la reproduction de l'espèce ; je vois en elle un individu. Si la femme reste attachée aux idées rétrogrades, c'est parce qu'elle n'a pas d'accès à la vie publique ; citoyenne elle sera aussi avancée que l'homme. » Mr. Braga croit que sur certains points, la femme est supérieure à l'hom-

me ; elle est plus «pure» dit-il ; elle aura donc, dans la politique, une action excellente ; jamais elle ne commettra les turpitudes que les hommes commettent pour «arriver».

Droit civil de la femme

Il est indubitable qu'à l'égard du droit civil, la femme portugaise a réalisée déjà d'importantes conquêtes, grâce à la propagande active et continuelle qui, depuis longtemps, a été faite par les femmes amies du progrès, soit dans la presse, soit à la tribune.

Les lois du «Divorce et de la Famille» promulguées par Mr. le Dr. Alphonse Costa, ministre du Gouvernement provisoire de la République, bien qu'elles ne satisfassent pas absolument, toutes les aspirations féministes, reconnaissent déjà, du moins à la femme, sa personnalité et sa dignité individuelle.

Le Divorce

La loi du Divorce ne considérant plus la famille comme une institution divine, mais plutôt, comme il est juste qu'on la considère, une institution parfaitement humaine, et par conséquent subordonnée aux lois de la sexualité et aux divers facteurs d'ordre économique, morale et sociale, a mis un terme à la situation intolérable et irrémédiable dans laquelle se trouvaient quelque époux, lesquels, seulement, après le mariage reconnaissaient l'un à l'autre, des qualités, qui les rendaient incompatibles à la vie commune. Et si en effet, ce bienfait eût aussi l'homme, c'est la femme qu'elle favorise le plus. Cette conquête s'étend non seulement à la femme, mais, aussi, à la morale sociale et par conséquent aux sociétés de l'avenir.

On peut dire, en résumé, que, selon, la loi du Divorce, décrétée le 3 de Novembre de 1910 sont taxés causes légitimes du divorce :

L'adultère de la femme ;

L'adultère de l'homme ;

La condamnation définitive de l'un des époux, à une peine majeure ;

Les sévices et les injures graves ;

L'abandon complet du domicile conjugal pendant trois ans, au moins ;

La folie incurable pendant trois ans, au moins, après sa vérification par arrêt prononcé en juridiction ;

La séparation de fait, librement consentie pendant dix ans consécutifs, quel que soit le motif de la séparation ;

La maladie contagieuse reconnue inguérissable ou une maladie incurable qu'importe abérration sexuelle.

Ainsi en déliant, tout à fait, le conjoint de l'autre, qui lui était incompatible et en finissant avec ce germe de malheur et d'immoralités qu'est le mariage indissoluble, la loi du Divorce a tout particulièrement délivré la femme portugaise du cortège de tristesses, de misères et de crimes auxquels l'obligeait le vote perpétuel.

Mais ce n'est pas tout.

La loi de la Famille

Ce qui lui a apporté un grand élan de justice et de libération ce fut, sans doute, la loi de la Famille, promulguée, aussi par Mr. Alphonse Costa le 25 Décembre 1910.

La femme a obtenu que le mari ne puisse exiger, dans aucune circonstance, qu'elle lui soit livrée ; et bien aussi, elle pourra être en litige sans l'autorisation de l'époux.

Rendue mère, sans être mariée l'investigation de la paternité, pour son enfant, lui est permise, dans les cas suivants :

Dés qu'il existe un écrit du père où il déclare expressément sa paternité :

L'enfant étant en possession de l'état, c'est-à-dire étant réputé et traité comme enfant par le père et étant réputé, aussi, son enfant, par le public.

Dans le cas de viol, en faisant coïncider l'époque de la naissance de l'enfant (180 jours après) avec l'époque de l'acte criminel ;

Dans le cas de séduction suivi de l'abus de l'autorité ou de confiance, ou de la promesse de mariage, en faisant coïncider l'époque de la naissance (180 jours après) avec l'époque de la séduction ;

Dans le cas où la mère et le soint-disant père aient vécu, conjointement, pendant la période générale de la conception.

La paternité étant reconnue, l'enfant a le droit de faire usage des noms du père ou de la mère ; d'être nourri par eux ; de succéder aux aïeux ou d'avoir part dans les respectives héritages, d'accord avec les prescriptions du Code Civil.

L'homme a, encore, le devoir de nourrir la femme pauvre, qui lui a donné un enfant illégitime ; et, en conséquence, elle peut le demander en justice, depuis le moment où il lui est permis de proposer l'action.

Cette obligation n'existe pas ou est suspendue dès que la femme a notoirement, une mauvaise conduite ou si, pendant la période légale de la grossesse elle a des relations sexuelles avec un autre homme.

En ayant une bonne conduite, la femme pauvre ayant droit à la nourriture, peut, aussi, demander au père illégitime, une indemnité pour toutes les dépenses causées par la grossesse et l'accouchement et pour tous les dommages qui, nécessairement, lui sont advenus par ce fait. Tout ce qu'il y a de plus humain.

Associations féministes

Il y en a à Portugal quelques associations féministes et féminines. En les citant toutes au hasard nous rappèlerons cependant : *L'association de la propagande féministe* ; *la Ligue Republicaine*

des femmes portugaises (Lisbonne) *Foyer de la Ligue Republicaine des femmes portugaises* (Perto) *Union des femmes socialistes*; *Cercle féministe portugais*; *Association des couturières*; *La Fraternité des femmes*; *Mont de piété «Fraternité, des femmes»*; *La féminine*; *Mont de pitié «Emancipation des femmes*; *Caisse auxiliaire aux étudiants pauvres du sexe féminin*; *Récréation post-scolaire pour les jeunes filles* etc; et d'autres, moins nombreuses, mais représentant, les mêmes, bonnes volontés.

Il faut toutefois avouer que l'esprit l'association, proprement dit, n'existe pas. De sorte que les efforts de ces associations, tout à fait, isolées, n'ont pas obtenu, jusqu'au jour d'hui, le résultat désiré.

Conseil National des femmes portugaises

Précisément pour rallier toutes les associations et tous les groupes féminins nous venons d'organiser le «Conseil National des femmes portugaises».

En dehors de tout esprit politique ou religieux, son but principal est de servir la cause de l'émancipation de la femme, en se maintenant dans une permanente communion d'esprit avec le mouvement féministe mondial.

Ce «Conseil» se propose :

De réunir dans une association (fédération) les collectivités féminines portugaises;

D'établir entre elles l'harmonie et la solidarité;

De protéger tout ce qui concerne l'amélioration des conditions civiles, économiques et morales de la femme, spécialement, de la prolétaire; salaire équitatif à son travail; protection de l'enfant contre le mauvais traitement et contre l'exigence d'un effort supérieur à ses forces; répression de la traite des blanches; hygiène et soins des femmes pendant la grossesse et après l'accouchement; protestation contre la prostitution de mineurs et recherche des moyens de l'éviter.

Mettre, enfin, inconditionnellement, son concours au service de toutes les idées, qui peuvent contribuer au bien être de la femme en particulier et de l'humanité en général.

Un des sujets, qui devra être traité, à l'avenir, avec un intérêt particulier, c'est la question du vote aux femmes. On comprend parfaitement qu'il en soit ainsi. Pour que l'on fasse, à la femme, une complète justice, il faut qu'elle soit la souveraine de ses actes. Cette souveraineté ne pourra, jamais, se rendre effective que par délégation. Et cette délégation doit être, nécessairement, l'oeuvre de l'acte électoral.

Mais ce sera une lutte, tout à fait, méthodique et pacifique. Puisque le « Conseil National des femmes portugaises » se propose de nobiliser l'idéal de la bonté, de la paix et de la solidarité humaine, et on comprend bien, qu'il serait paradoxal d'employer comme procès de travail les moyens violents.

La Libre Pensée et l'émancipation de la femme

(Thèse présentée au XVII Congrès
International de la Libre Pen-
sée, tenu à Lisbonne les 4, 5, 6,
7 et 9 Octobre 1913).

Chers Confrères :

Il nous faudrait un livre et non un petit aperçu, pour pouvoir donner une idée bien nette de l'action prodigieuse de la « Libre Pensée » à travers les temps, de toutes les conquêtes réalisées à l'aide de la science et du progrès, du lumineux chemin déjà parcouru, et encore, de la foule d'efforts et de persévérance dépensés en faveur de la question sociale.

Il nous serait aussi long que difficile de le faire.

Pour l'accomplir il nous faudrait, tout d'abord, commencer par faire l'histoire des évolutions successives des civilisations, en démolissant toujours les éléments stériles du passé, et en délinéant les esquisses d'une société nouvelle, meilleure et plus parfaite; accentuer les différentes transitions laborieuses et difficiles: des luttes religieuses, politiques, sociales et économiques; en expliquant, encore, comment l'homme, d'observation en observation, de conquête en conquête, est

arrivé à l'analyse des faits en les développant, successivement, en des faits plus simples.

En parlant, spécialement, de l'émancipation de la conscience, il nous serait impardonnable de ne pas raconter comment la « Réforme » préparée par les hérésies de Wicléf et Jean Huss et favorisée par le profond ébranlement causé dans les esprits par les progrès dûs à la Renaissance, a déployé le drapeau de la Révolte, par l'interprétation des livres sacrés; mentionnant, encore, comment, dans la suite des temps, les idées nouvelles ont annulé, par la critique, les vieilles conceptions théologiques et politiques, en se révélant une valeur sociale.

Conséquemment il nous serait indispensable, aussi, de bien accentuer le fait de l'Eglise, se reconnaissant perdue, recourir à l'imposition du Dogme indiscutable, combattant pour l'extermination de tous ceux qui avaient l'audace de penser; et fondant, en même temps, le tribunal de l'Inquisition, organisant, les Indices expurgatoires, condamnant les connaissances de l'antiquité, etc.

Et nous pourrions, alors, voir pleins d'orgueil, comment la « Libre Pensée » mondiale, malgré son vaste martyrologe depuis Socrate l'illustre réformateur et philosophe grec, jusqu'à Ferrer dont la mort a été le plus violent outrage à la « Libre Pensée » moderne, a exercé, toujours, sa légitime et nécessaire action démolissante et progressive.

Et si nous nous enfonçons dans ce sujet si intéressant et si complexe nous devrions, forcément, démontrer, aussi, comment toute la partie sociale de la Révolution française a été préparée par les Libres Penseurs et pourquoi celle ci a contribué à ce que la liberté de conscience soit, aujourd'hui, le résultat de l'état des esprits appuyés sur les faits de l'expérience.

Mais nous ne le ferions pas. D'autant plus que ce que nous désirons, tout simplement, c'est, bien qu'à la hâte, rappeler à cet illustre Congrès l'action bienfaisante de la « Libre Pensée » et démontrer comme, en tout temps, la solidarité — la meilleure de toutes les garanties sociales, — et la Justice — la plus belle de toutes les prérogatives — ont été le phare guidant tous les esprits libres.

Et, précisément, parce qu'elle a fait des démarches très honorables contre les dommages et privilèges créés par des siècles de mensonge, de despotisme et d'abus, c'est pour cela que l'Émancipation de la femme est, naturellement, comprise dans ses plus justes aspirations.

En effet on ne pourrait pas même comprendre comment l'état civilisé moderne, tout en reconnaissant un droit égal à tous les hommes, ne considère pas la femme comme une partie intégrante de la société et, par suite, ayant le même droit à des prérogatives équivalentes.

Ce serait un paradoxe que des hommes si pleins d'amour pour l'humanité et qui avec tant d'enthousiasme et tant de conscience ont contribué à la solution des problèmes les plus importants de la vie morale et des relations sociales, n'aient pas cherché à intéresser la femme dans cette œuvre généreuse, en commençant par lui faciliter les moyens nécessaires à la vie et en développant son intelligence, afin qu'elle puisse employer son effort honnête, non seulement à son propre bénéfice, mais, encore, au grand bien de tous, c'est-à-dire, pour qu'elle puisse se rendre un individu actif, libre et socialement utile.

Cependant — nous avons besoin de le dire — nous condamnons le procédé suivi par quelques féministes, cherchant à démontrer, à tout moment, l'excellence des qualités de la femme et les défauts de l'homme. Car, esprit moderne, nous sommes, intimement, convaincus que tous les êtres humains sont soumis aux lois du déterminisme, qu'il n'y a pas de raison pour l'établir, et on ne pourra peut être, jamais, faire l'affirmation absolue, que les hommes soient meilleurs ou pires que les femmes ou vice-versâ.

La science prouve que la volonté humaine est soumise aux influences des agents physiques et sociaux. De sorte que l'individu, à quelque sexe qu'il appartienne, se conduit, toujours, déterminé par des influences internes et externes. Et, ainsi nous pourrions, peut être, conclure que les qualités et les défauts de l'espèce humaine ne sont pas corrélatifs à un sexe ni à l'autre.

Tout le monde sait qu'il y a des femmes physiquement fortes et

des hommes aussi faibles que les femmes les plus délicates. Des individus des deux sexes timides et courageux. Des esprits féminins susceptibles de la plus haute culture, comme Clemence Royer, Curie, etc, et des hommes, absolument, dépourvus d'intelligence; et vice-versâ. Et, même, parmi les hommes, comme parmi les femmes ou ne rencontre, jamais, deux exemplaires tout à fait égaux, c'est à dire, ayant le même tempérament, la même résistance physique, le même caractère la même instruction etc; ainsi dans une existence -- comme disait M^r le Dr. Bombarda -- il n'y a pas deux moments psychologiques égaux.

Mais, cela ne veut pas dire que nous ne reconnaissons pas qu'en règle, les femmes sont physiquement plus délicates et que le nombre de celles qui se sont distinguées dans les sciences, dans lettres et dans les arts ne soit inférieur à celui des individus de l'autre sexe. Ce que nous cherchons à démontrer c'est qu'il n'y a aucune raison plausible qui puisse nier le droit, à la femme, d'exercer son activité dans les limites de ses forces et selon ses aptitudes, en concurrence avec l'homme.

Il faut lui permettre le libre accès à tous les emplois pour lesquels elle soit habile.

Et, surtout, élevons-la dans la famille.

Il faut faire du foyer domestique une institution chérie et sainte. La famille comme base de la société humaine est le creuset d'où sortiront les individus, qui devront former la société de l'avenir. Nous devons, par suite, faire bien comprendre que, même dans la famille, les devoirs qui appartiennent à la femme consciencieuse, ne sont pas inférieurs, en difficultés, à ceux qui appartiennent à l'homme quel qu'il soit.

Pour faire justice à ces paroles il nous suffira de rappeler l'énorme quantité d'énergie que la femme dépense pendant la gestation, la création et l'éducation des enfants. C'est un effort si grand et si important d'où dépend l'avenir d'une race.

Puis que la grand vérité est, que, bien qu'en général toutes les femmes enfantent et nourrissent leurs enfants, c'est, encore, un art bien

difficile celui de savoir former, avec conscience, des individus physiquement sains et robustes et, en même temps cultiver leur intelligence, leur volonté et leur fermeté de caractère.

Il suffirait d'atteindre, soigneusement, cette si importante mission pour que tous les hommes, qui peuvent penser et sentir, aient un spécial intérêt à relever la femme de l'humble situation où elle a vécu, et de l'aider à sortir du déplorable état d'infériorité où elle se rencontre actuellement. Pour l'obtenir il faudrait, tout simplement, avoir un soin particulier pour son éducation dès l'enfance; lui donner des notions pratiques de la vie; libérer son esprit de tout espèce de préjugés et vieilleseries, en cultivant son cœur et en éveillant son goût pour l'étude des choses utiles et artistiques. Et, encore, la rendre indépendante par la connaissance d'une profession honorable.

Tolstoï a dit que la plupart des femmes sont attirées vers le foyer. Cependant il y en a beaucoup qui n'ayant pas constitué de famille, n'ayant pas les ressources économiques nécessaires ou même, pour ne pas se conformer avec les étroites limites de la vie domestique, veulent suivre d'autres professions. Lui interdire le droit au travail c'est une violence. Et ce n'est pas faire du féminisme révolutionnaire.

Une grande confusion règne sous ce rapport. Ce que les femmes sensées et réfléchies veulent ce n'est pas comme, vulgairement, on le suppose, conquérir des prérogatives au bénéfice exclusif de leur sexe, et occuper dans la société les plus belles places au détriment, de leurs compagnons. Ce qu'elles veulent c'est, simplement, travailler avec l'homme, comme ses coopératrices et comme ses égales.

L'égalité, -- voilà leur devise.

Ce qu'elles revendiquent c'est leur émancipation, mentale et sociale. Et personne ne peut nier que jusqu'il y a peu de temps, cultiver l'esprit de la femme était un motif de blâme. Et, encore, aujourd'hui un grand nombre d'hommes ne peuvent pas supporter cette espèce de supériorité chez les personnes qui ne sont pas de leur sexe.

C'est bien vrai que les femmes se sont, beaucoup distinguées

dans toutes les différentes branches de l'activité humaine, en occupant, aujourd'hui, des professions, dont l'exercice leur a été défendu pendant des siècles. Mais non pas sans l'opposition de la plupart des hommes, sans qu'ils les regardent, avec méfiance.

Et, comme, malheureusement, le plus grand nombre des femmes ne reçoit qu'une éducation superficielle et fautive, n'apprenant pas à travailler, n'ayant aucun amour au travail, quand, un jour, elles ont besoin de se défendre contre les vicissitudes de la fortune ou du sexe, elles ne veulent pas condescendre à la condition d'exercer un modeste métier, le supposant servile; maintes se bornent à pleurer et à implorer protection. Quelques fois, même, en reconnaissant l'impossibilité de pouvoir être dignes par le produit exclusif de leur effort honnête, elles sont forcées de recourir au trafic de l'amour, la seule marchandise dont elles peuvent disposer, et qui est la cause fatale de leur bonheur à jamais perdu!

Certes à la lumière de la philosophie, pour une femme libre, le commerce sexuel déterminé par l'attraction des sexes et par l'amitié, quoique en dehors des conventions sociales, — ne prostitue pas. Mais ce qui représente, sans doute, le plus grand de tous les avilissements et la plus déplorable de toutes les misères, c'est le besoin de vendre son corps, en simulant, constamment, des sentiments affectueux qu'on n'éprouve guère; mentir au hasard et sans la moindre pudeur. On comprend bien que, faute d'union d'âmes, la simple union charnelle rend la femme un misérable instrument de plaisir, une bête de somme.

Et la grande vérité c'est que, dans la plupart des cas, ce n'est pas la satisfaction des nécessités physiologiques qui entraîne la femme à la misère morale, mais la faim, l'ignorance et, presque toujours, les vices de l'éducation.

C'est pour cela que, depuis quelques années, on lutte, courageusement, pour rehausser la femme, par l'instruction et par le travail. Plus ses qualités morales et intellectuelles feront des progrès, plus on verra diminuer l'indigence, la corruption, et s'accroître, en même temps, la vertu, le bonheur et la dignité générale.

C'est, précisément, parce que personne ne peut être libre et heureux sous l'immédiate et inévitable dépendance d'autrui pour tenir les indispensables moyens de la vie, que nous considérons un crime de lèse-humanité de mettre des embarras à la culture du cerveau féminin ; à l'exercice de l'effort honnête de la femme quel qu'il soit, en ne retribuant pas justement le travail produit par elle.

Et, hélas ! Combien de fois est-elle obligée de travailler, non, seulement, en harmonie avec ses forces, mais selon les exigences de sa situation économique, en ne recevant, malgré tout, dans la plupart des cas, qu'une misérable et dérisoire récompense ! . . .

Eh bien ! Si, en effet, la plus belle et la plus généreuse idée qui attire tous les esprits libres, c'est l'existence d'une société nouvelle où tous les individus soient égaux, employons donc tout notre plus sincère dévouement, pour que la première grande conquête soit : — l'égalité économique.

C'est vrai que la « Libre Pensée » a, toujours, été le flambeau resplendissant qui avec le feu sacré de la justice, de la liberté et de la solidarité a illuminé le monde d'éclairs brillants ; mais, il n'y a pas de doute, que la femme, malgré son imparfaite éducation, a pris une part importante dans l'œuvre grandiose de la civilisation, soit par sa domination, soit par sa tendresse, soit par l'orientation bonne ou mauvaise de son esprit vers les sociétés où elle a vécu.

C'est pour cela que Fourier disait : — « Les progrès sociaux et les changements de période s'opèrent en raison du progrès des femmes
« vers la liberté et les décadences d'ordre social s'opèrent en raison du décroissement de la liberté des femmes ».

La « Libre Pensée » mondiale, visant le but d'arriver, par la raison et par la science, à l'entière conquête de la vérité a, aussi, le devoir indéclinable, en détruisant les défauts et les préjugés d'un passé plein de ténèbres, de renouveler la face de la terre, en faisant entrer la femme dans l'engrenage général de la vie sociale.

Voilà pourquoi l'« Association Fédérale de la Libre Pensée Portugaise », tellement reconnaissant que les termes, qui constituent le

thème de ce travail, s'accommodent dans la critique de toute organisation sociale, a résolu de les englober, malgré que chacun de ces termes puissent fournir un sujet suffisant, non seulement, en un simple mémoire, mais, encore, en de vastes études.

Quant à nous, nous n'avons pas et nous ne devons même pas avoir la prétention de décomposer la thèse dans la multiplicité des problèmes, qui leur sont correspondants.

Nous nous sommes limitée simplement, à attirer l'attention de cette assemblée pour l'immédiate urgence d'intégrer la femme dans son rôle social, sous les bases suivantes :

- (a) — *Culture mentale, absolument, fondée dans l'idée du déterminisme.*
- (b) — *Entière liberté du travail.*
- (c) — *Élévation morale par la conscience du devoir et le respect de soi-même et de ses semblables.*
- (d) — *La vie du foyer comme principale fonction de la femme pour l'agrandissement de la société et pour la régénération de la race.*

Le privilège du sexe

Parmi les absurdités dont le monde regorge et qu'on peut ajouter au nombre de nos maux sociaux, le préjugé du privilège du sexe est, peut être, le plus impardonnable.

On connaît, assez, tout ce qu'on a dit au sujet du manque de soins envers les femmes et tout ce que l'homme moderne répète. L'infériorité et la frivolité féminines sont déjà légendaires. Aujourd'hui, même, on ne permet pas à la femme de pousser ses aspirations jusqu'au point de revendiquer les droits et les situations acquises par l'homme; et, moins encore, de s'entretenir, de la politique (à lui seul ce borbier honteux) ou d'occuper certains postes, dont les hommes, seuls, se croient capables de remplir.

Le grande desideratum c'est que la femme accepte son esclavage comme sa destinée fatale.

Qu'elle ne pense pas à être sa concurrente dans le domaine des arts, des sciences, des belles-lettres ou des professions dites libérales. Selon le critérium de la plupart des hommes, la femme doit se contenter de la domination de ses beautés physiques, dans le cas où la nature les lui ait prodiguées. Elle doit se laisser gouverner. A l'homme le charge de la nourrir et de la secourir.

En un mot elle doit, se maintenir dans l'état de dépendance, la plus absolue. Être la protégée éternelle; jamais la collaboratrice. Quoi que, plus tard, si elle a le malheur de perdre son compagnon son protecteur, livrée à sa seule activité, ne possédant pas des res-

sources économiques ou les connaissances d'une profession honnête, qui lui assurent son indépendance matérielle, elle aït à souffrir les déceptions les plus douloureuses.

Cependant pour plaire aux hommes et suivre leurs indications, un grand nombre de femmes — des véritables moutons de Panurge qui, les yeux fermés, suivent le chemin tracé par leurs dévancières, sans s'apercevoir qu'elles vont agrandir les ornières de la routine — commencent et finissent à la recherche d'un gagne-pain ! Jamais elles ne pourront comprendre la noblesse de l'amour désintéressé ! . . .

Elles n'ont pas essayé le sentiment très digne de l'indépendance de la vertu, en vivant par le produit exclusif de leur effort honnête. Le travail libérateur ne les séduit pas. Eh, hélas ! . . . Comme il nous facilite la satisfaction des besoins les plus essentiels de l'existence Comme le travail nous sanctifie et nous élève à nos yeux-mêmes ! . . .

Quand, donc, les hommes seront ils assez justes pour restituer aux femmes la liberté usurpée et les droits dont on a si souvent abusé, pour véxer la moitié la plus grande de l'humanité ?

Et cette restitution s'impose ; d'autant plus que — en amis ou en rivaux, hommes et femmes, — il faut que nous fassions ensemble la traversée de la vie.

Pourquoi ne pas mettre les femmes em situation d'aider consciemment et utilement les hommes, dans l'accomplissement de tous leurs devoirs sociaux ?

Si, à l'heure actuelle, il y a, encore, des femmes qui se désintéressent de ce genre de travaux, la grande vérité c'est que beaucoup d'autres désirent mettre leur bonne volonté et leurs ressources au service de cette cause ; seulement quelques unes, par manque d'éducation nécessaire, ne savent pas dans quel sens orienter leurs énergies.

En admettant même, qu'en général, les femmes ne puissent lutter ou s'imposer par l'élévation de leurs oeuvres, est ce là une raison pour leur refuser la faculté d'être concourantes au travail ?

Eh, bien ! Que chacun, selon ses forces et ses aptitudes, puisse

choisir le domaine où il lui plaira d'exercer son activité! Voilà tout ce qu'on demande.

Cela fait, on pourra, sans dommage pour aucun, concéder, à tous et sous une égalité parfaite avec les plus progressifs, les droits qu'ils réclament.

Pour l'obtenir il faudrait, seulement, faire soumettre les deux sexes à une même culture intellectuelle et professionnelle. Pas de privilèges! Que chacun s'élève par sa valeur même! Et la vérité des faits, nous montrera que tous les prétextes, qui se lèvent de toute part — si futils et si insignifiants qu'ils soient — ne peuvent ni ne doivent plus subsister.

Libérons la Femme!

Que cette idée généreuse soit emportée pardessus toutes les frontières, de siècles en siècles, jusqu'au moment, où la femme, ayant accepté, consciemment, sa part légitime de droits et de devoirs, ne soit plus l'esclave de l'homme! Où, supprimée toute violence et toute injustice elle puisse atteindre le plus haut degré de bonheur et de perfection morale, dont elle soit capable!

Pour y arriver il faut que la femme ne s'attarde pas long-temps dans les délassements de la vie superficielle. Qu'elle se remette à la besogne pour son émancipation, avec la sincérité et l'ardeur des grands apôtres. Qu'elle cherche à renverser l'indifférence égoïste de tous ceux, qui ne connaissent pas les douleurs de l'iniquité. Qu'elle illumine l'esprit de toutes nos soeurs qui dans la crainte de déplaire aux hommes, restent étrangères au mouvement de libération, qu'une ère nouvelle de développement et d'activité intenses leur prépare. En un mot, qu'on fasse comprendre qu'il faut vivre, qu'il faut agir, qu'il faut combattre la souffrance, à moins qu'on ne veuille l'éterniser. Pour y réussir il est indispensable de penser à quelque chose de plus élevé qu'à la culture exclusive de la séduction; bien qu'il soit, toujours, difficile de détruire un mauvais pli.

Il faut que la femme moderne comprenne les aspirations et les besoins de l'époque, et qu'elle s'intéresse à s'occuper de son importante mission sociale. Qu'elle s'élève par une éducation tout à fait

pratique et solide, en gardant, toujours, son raffinement et sa délicatesse féminine.

Atravers les ages la femme, a succombé, sous le poids écrasant de son immense infortune. Malgré cela l'heure du réveil a sonné.

Quoique lentement, on commence à reconnaître, à la femme, la justice de certaines revendications.

Le droit au travail est, déjà, partout, chose indiscutable. Un même désir d'amélioration anime tout le monde. Toutes les femmes, qui peuvent penser, qui sentent et, par conséquent qui agissent pour le même idéal, sont unies par un grand lien de solidarité spirituelle.

Il faut, donc, continuer. Travailler à changer les opinions conservatrices ; présenter les choses sous un nouvel aspect.

Certes le privilège des sexes a créé un état d'esprit de plus en plus dangereux pour nous ; car l'homme, en général, se refuse à nous aider, dans la crainte que son autorité ne puisse être abaissée.

Erreur monstrueuse !

Ce que les femmes, qui se mêlent à l'action, prétendent c'est réclamer plus de justice, plus de bonheur pour elles et pour les hommes eux-mêmes ; en envisageant l'union spirituelle de tous les êtres humains dans une paix grandissante : la famille liée à l'idée de patrie ; la nation fondue dans l'humanité ; le monde entier tout uni dans un embrassement fraternel, en constituant un ensemble superbe de justice, de vertu et de bonté.

Pour réaliser cet idéal il faut que toutes les femmes donnent leur coopération consciente à la cause de l'émancipation féminine ; qu'elles se dédient, avec un intérêt sincère, à la conquête de leurs droits. Et, surtout, que toutes les femmes, qui se proposent de mener ce mouvement libérateur, agissent de façon à inspirer le respect au sein de la famille et au monde extérieur ; que, par une tenue, toujours correcte, qui lui donnera, encore, plus d'autorité, elles s'attirent la confiance et l'admiration générales. Enfin, que, par la parole et par l'action, en encourageant leurs sœurs, qui restent inactives et insouciantes, elles dirigent l'opinion publique vers le triomphe de la bonne cause.

